**"LA TRADUCTION COMME PARADIGME POUR DES SCIENCES HUMAINES". LE DICTIONNAIRE DES INTRADUISIBLES ET SON TRANSFERT**

**Introduction au séminaire de recherche organisé par le CIRTI le 27 mars 2018 (Céline Letawe, Bernard Smette et Patricia Willson)**

**Dans son dernier livre, *Éloge de la traduction***, Barbara Cassin revient, avec le recul d’une décennie, sur l’entreprise philosophique et politique qui animait le travail collectif à l’origine du *Vocabulaire européen des philosophies*. *Vocabulaire européen des philosophies*, *Dictionnaire des intraduisibles*: deux manières de désigner le même ouvrage, qui font voir l’articulation centrale que ce dernier concrétise : celle de la philosophie, de la langue et de la traduction. Ce retour proposé en 2016 sur le *Dictionnaire* fut l’occasion pour Barbara Cassin de lier (ou d’expliciter) une série de questions qui étaient au cœur de ce dernier et qui touchent aussi bien à la philosophie et à l’histoire de la philosophie, qu’à la traduction, la politique ou encore la pédagogie. En effet, *Eloge de la traduction*, qui à certains égards cristallise sa trajectoire sur ces problématiques (il repose en effet sur une série d’articles dont certains remontent à la fin des années 80), nous propose une double réflexion dont les objets et les opérateurs heuristiques sont la philosophie et la traduction. Pour le dire autrement, ce livre nous propose un éclairage de la philosophie au moyen de la traduction et de la traduction au moyen de la philosophie.

Cette approche, qui n’est pas sans rappeler celle d’un Michel Serres ou d’un Marcel Detienne, permet de réinterroger ou de repenser certaines questions **en philosophie** comme celle du statut de l’universel, de la légitimité de la sophistique et d’un certain relativisme (on pense en particulier à ses développements sur Protagoras et sa fameuse formule « L’homme est la mesure de toute chose », qui n’est plus appréhendée comme l’étendard d’un relativisme débridé, mais comme l’exigence de la responsabilité qui échoit à l’homme dans ses choix).

**En traduction**, elle nous propose une conception nouvelle de la question de l’intraduisible, qui s’écarte de la perspective essentialiste concevant l’intraduisible comme ce qui ne peut être traduit, au profit d’une perspective plus pragmatique et humboldtienne consistant à comprendre l’intraduisible « non pas [comme] ce qu’on ne traduit pas, mais [comme] ce qu’on ne cesse pas de (ne pas) traduire » (54) : en mettant en difficulté l’opération de traduction, en empêchant toute fixation du sens, l’intraduisible invite simultanément à expérimenter de nouvelles manières de traduire, à ouvrir de nouveaux horizons sémantiques, politiques ou épistémologiques. En bref, l’intraduisible invite à la reprise, à se remettre constamment à l’ouvrage.

Cette conception de l’intraduisible se double d’un autre apport : celui de mettre particulièrement en exergue le fait que les choix traductifs relèvent du comparatif, du relatif et non de l’absolu : il n’y a pas de *bonne* traduction (au sens de *la bonne* traduction), seulement des *meilleures*. S’appuyant sur Protagoras, Barbara Cassin précise qu’il s’agit toujours du meilleur *pour.* En ce sens, la meilleure traduction est toujours une traduction qui, parmi d’autres possibles, est celle considérée comme *la plus adéquate* à une situation donnée.

Cette question de l’adéquation du choix traductif nous amène à la **portée pédagogique** de l’ouvrage. Je cite Barbara Cassin : « Toutes les opinions ne se valent pas. C’est pourquoi il faut pédagogiquement et politiquement, pour les individus comme pour les cités, rendre capable de préférer [l’opinion] meilleure, à savoir la meilleure pour » (160). Cette question pédagogique s’articule immédiatement à la question politique, comme en témoigne sa définition de ce qu’elle appelle « culture de paix », qui fait directement écho à ces considérations pédagogiques : « aider différentiellement à choisir le meilleur » (172). Cette question politique parcourt l’ouvrage, que ce soit à propos de la mise en place de nouveaux programmes scolaires, à propos du rapport entre les citoyens des différents pays européens (elle revient à plusieurs reprises sur la formule de Umberto Eco : « La langue de l’Europe, c’est la traduction ») ou encore à propos des migrants dans ce que les médias ont nommé la « jungle de Calais ».

Cette question politique, Barbara Cassin la décline également dans une perspective culturelle et linguistique, en explicitant le projet du *Vocabulaire européen de la philosophie* : celui de s’opposer d’une part à l’hégémonie du globish et de la philosophie analytique, et d’autre part au nationalisme ontologique (et à sa figure exemplaire qu’est Martin Heidegger) (PeL, 13). À ces deux positions, Barbara Cassin oppose la diversité, la pluralité : pluralité des langues, des traductions, que l’on retrouve concrètement dans le *Dictionnaire des intraduisibles*, avec ses entrées en langues multiples.

On retrouve également cette problématique, abordée à partir d’un thème différent, dans son très beau petit livre de 2013 ***La Nostalgie***, où elle interroge plus directement « le rapport entre patrie, exil et langue maternelle » (20), en compagnie notamment d’Ulysse et d’Hannah Arendt. Elle y exploite par exemple la paire de mots allemands *Heimweh* (le mal du pays) et *Sehnsucht* (le désir, le mal du lointain) pour « dire […] la tension interne à la nostalgie » (58). Elle y voit deux représentations de la philosophie : d’un côté *Heimweh*, une conception circulaire de la philosophie, le désir du retour, une nostalgie fermée, et de l’autre *Sehnsucht* pour une nostalgie ouverte, la philosophie qui, comme le désir, « poursuit […] un objet indéterminé ou un idéal introuvable » (60). Ce sont là deux modèles qu’elle voit se bousculer dans le personnage d’Ulysse, modèles plus ou moins présents selon ses représentations et ses interprétations.

Avec Hannah Arendt, Barbara Cassin se penche sur les effets de l’exil, je la cite : « l’exil dénaturalise la langue maternelle » (85). Pour Hannah Arendt, « c’est la langue maternelle, et non pas la terre de ses pères, qui constitue sa patrie » (86). Sa pensée intéresse Barbara Cassin parce qu’elle nous aide à dissocier la langue et le peuple, ce qui permet à la langue de demeurer. L’amour qu’Arendt porte à sa langue maternelle se combine étroitement avec la pluralité des langues, dont elle ne cesse de faire l’expérience (entre allemand, français, anglais, latin et grec). Elle écrit dans son journal en 1950 : « Pluralité des langues : s’il n’y avait qu’une seule langue, nous serions peut-être plus assurés de l’essence des choses ». C’est donc justement cette pluralité des langues qui « loge la différence au cœur de l’essence des choses » (120), qui permet de mettre en évidence « l’équivocité chancelante du monde » (119). Barbara Cassin propose dans ce livre une très belle définition de la traduction : traduire, ce serait « invente[r] dans l’entre-deux-langues » (118) !

Au mois de mai de l’année passée, le CIRTI, en collaboration avec le département de philosophie, a organisé un **colloque intitulé « Traduction et philosophie ».** Il s’agissait, à cette occasion, d’interroger la place de la traduction (et du traducteur) en philosophie, d’interroger son rapport avec l’exégèse, de réfléchir à la question du transfert conceptuel de ou vers des pays de tradition philosophique plus ou moins importante, ou encore de questionner les effets possibles sur la traduction qui peuvent résulter d’un usage heuristique, métaphorique ou épistémologique de cette dernière. Si je mentionne ce colloque, c’est que les enjeux soulevés par l’*Éloge de la traduction* et le *Dictionnaire des intraduisibles* ont occupé une place centrale dans nos réflexions.

**La rencontre d’aujourd’hui** s’inscrit donc dans le prolongement du colloque de l’an passé et prend comme objet de réflexion l’une des pierres angulaires du colloque, à savoir *Le dictionnaire des intraduisibles* et legeste qui l’anime. À cette fin, il nous a semblé opportun de l’aborder **à partir des traductions** qui en sont proposées (ou qui sont en cours). On voit ici la première traduction complète, en anglais, parue en 2014. Une telle approche présente l’avantage suivant : celui de faire voir particulièrement à l’œuvre, par différentiation, le geste philosophique et politique du *Dictionnaire*. Dans *Philosopher en langues*, un livre multilingue publié en 2014 sur le transfert du *Dictionnaire*, Barbara Cassin qualifie, d’après Leibniz, l’ensemble composé des articles tirés des différentes traductions de « géométral des différences », c’est-à-dire, et je la cite, « non pas le point de vue de Dieu, le point de vue de tous les points de vue, mais, bien plus modestement, un échantillon d’articles nouveaux, souvent encore inédits, qui existent dans, pour ou par une langue seulement et *s’en font le représentant* puisqu’ils ont vocation à être traduits à leur tour » (PeL, 15). Autrement dit, les différentes traductions du *Dictionnaire* sont autant de représentants de celui-ci. Cela implique que ces traductions éclairent en retour, de manière toujours singulière, l’œuvre originale ; que ce soit par « transformations », « élisions » ou « ajouts substantiels » (PeL, 14). Ces pertes, si l’on m’autorise le recours à Bruno Latour, sont la condition même de la reprise (par traduction) du dictionnaire, et par extension, de sa circulation. Pas de traduction, sans transformation ; pas de transformation, sans perte. Qu’il s’agisse de traduction ou de représentation, Latour montre que cette perte (qui procède toujours de sélection ou de choix) est la condition même de la production du savoir à propos d’un objet. Rapporté au *Dictionnaire des intraduisibles*, cela signifie que ses différentes traductions, bien qu’impliquant toujours une perte, permettent simultanément de l’éclairer. D’où le sens de la rencontre d’aujourd’hui : le *Dictionnaire des intraduisibles* permet, à sa façon, d’éclairer le rapport entre la philosophie et la traduction (c’était l’un des enjeux du colloque) ; l’enjeu de la journée d’aujourd’hui, c’est de faire un pas supplémentaire, et d’éclairer le *Dictionnaire des intraduisibles* à partir de ses différentes traductions. D’où l’organisation de cette journée sous forme de *rencontre* avec deux équipes de traducteurs, que nous allons vous présenter brièvement.

**Sara Fortuna et Rossella Saetta Cottone** sont responsables de la section italienne du réseau international qui travaille au transfert du *Dictionnaire des intraduisibles*.

**Sara Fortuna** a étudié la philosophie, la linguistique et la sémiotique à Rome et à Berlin. Elle a enseigné la philosophie du langage à la Sapienza Università di Roma de 2002 à 2006 et est maintenant professeur à la Università degli Studi Guglielmo Marconi de Rome. Elle a travaillé sur la philosophie du langage dans la philosophie allemande du 18e siècle, mais aussi sur l’esthétique, les théories féministes et le cinéma, entre autres. Ses projets actuels sont en lien avec l’image, le langage, et notamment le plurilinguisme européen par opposition à la pensée monolingue. J’épingle trois ouvrages parmi d’autres dans sa longue liste de publications, significativement un en allemand, un en anglais et un en italien : *Wittgensteins Philosophie des Kippbilds. Aspektwechsel, Ethik, Sprache* (2012), *Dante’s Plurilingualism: Authority, Vulgarization, Subjectivity* (2010) et *Il giallo di Wittgenstein. Etica e linguaggio tra filosofia e detective story* (2010).

**Rossella Saetta Cottone** est chargée de recherche au CNRS, elle appartient au Centre Léon Robin de recherches sur la pensée antique de Sorbonne Université. Philologue et helléniste, elle est spécialiste de théâtre. Elle travaille sur les poétiques de la comédie et de la tragédie ancienne ainsi que sur la réception des philosophies présocratiques dans le théâtre athénien de la fin du 5e siècle. Elle a d'abord été formée en Italie, où elle a obtenu une maîtrise en Lettres Classiques et un doctorat en philologie grecque en cotutelle franco-italienne. Pendant ses années de post-doc, elle a collaboré avec les philologues de l'Université de Lille 3, participant à l'organisation de plusieurs activités de recherche sur le théâtre antique. Elle a publié de nombreuses traductions, du français vers l’italien et de l’italien vers le français, et publie également les résultats de ses recherches dans ces deux langues. Je mentionne ici un titre parmi d’autres : la monographie Aristophane et la poétique de l’injure.

**Kostantin Sigov** est responsable de la publication en ukrainien du *Vocabulaire européen des philosophies*, la première à avoir été décidée, et il traduit également l’ouvrage en russe. Il a étudié la philosophie en Ukraine, avant de passer quelques années à Paris, où il a enseigné à l’Ecole des Hautes Etudes et Sciences Sociales. Depuis 1992, il est professeur à l’Université Mohyla de Kiev, mais il a également enseigné à Oxford, Stanford, Genève, Rome et Berlin. Il dirige le European Humanities Research Center de l’Université Mohyla de Kiev depuis 1997. Il est le fondateur et le vice-président du « Forum européen pour l’Ukraine », une association internationale créée par un groupe d’universitaires et de militants ukrainiens et français pour renforcer le dialogue entre les intellectuels ukrainiens et leurs collègues européens autour des valeurs européennes. En 2012, le ministre français de l’éduction lui a remis le titre de *Chevalier dans l'Ordre des Palmes Academiques.* Il a donné de nombreuses conférences dans des colloques internationaux et rédigé de nombreux articles, notamment sur la position de l’Ukraine entre Europe de l’Ouest et Europe de l’Est, mais aussi sur l’Holocauste ou encore sur le rapport entre traduction et idéologie.

**Barbara Cassin** est philosophe et philologue, directrice de recherche au CNRS, spécialiste de la philosophie grecque. En 2012, elle a reçu le grand prix de philosophie de l’Académie française pour l’ensemble de son œuvre. Elle-même traductrice, elle a notamment traduit des philosophes grecs (Aristote, Parménide), mais aussi Hannah Arendt. Je voudrais souligner ici son rôle de commissionnaire pour l’exposition *Après Babel : traduire*, qui a eu lieu au MUCEM de Marseille l’an passé et que mes collègues Céline Letawe et Sarah Neelsen ont eu la chance de voir début 2017 avec quelques étudiantes. Une autre exposition vient de se terminer il y a tout juste deux jours à Genève, sous le titre : *Les routes de la traduction : de Babel à Genève*, en collaboration avec la faculté de traduction et interprétation de Genève. Barbara Cassin a donc également recours au support muséographique pour tenter de rendre la traduction visible auprès du public, un défi qu’elle est la première à relever à une telle échelle, ce qui mérite d’être souligné.